

Les rues de Sarah Kofman

Rue Ordener, rue Labat,

suivi de **Autobiogravures,**

de Sarah Kofman. Édition augmentée,

établie et annotée par Isabelle Ullern.

Verdier, 192 pages, 12 euros.

(en librairie le 26 septembre 2024)

C'est un de ses plus beaux livres, parmi les vingt-sept qu'elle disait avoir écrits « dans la continuation de la vie de son père » – de qui il lui restait seulement le stylo, « un stylo comme on n'en fait plus, et qu'il fallait remplir avec de l'encre », disait-elle – qui disait surtout que ce stylo la contraignait à écrire, écrire...

Mais comment nous attarder à des livres auxquels, sensiblement, l'auteur n'a pas été contraint ? disait Georges Bataille dans l'avant-propos de son récit *Le Bleu du ciel...*

Car comme Bataille, Sarah Kofman a voué sa vie à l'impossible, à l'art, au rire, comme le disait aussi son ami Jacques Derrida (qui disait même qu'elle *pleurait pour rire*). Sarah Kofman disait quant à elle qu'elle avait toujours eu envie de raconter sa vie – et de rendre compte du rôle du théorique pour elle : Freud, Nietzsche, Kant ; mais sûrement aussi Hitchcock (son film préféré *The Lady Vanishes*) – et plus encore Robert Antelme : les dernières pages de *L'Espèce humaine*, qui rapportent un échange d'Antelme avec un jeune Russe, « à voix basse, dans le noir, avec un homme qu'il ne connaît pas, ne voit même pas, qui lui offre une cigarette, auquel il touche l'épaule, serre la main »...

Les mains de Sarah Kofman : elles sont l'essentiel, pour elle qui durant toute la durée

de la guerre n'avait cessé de dessiner ses propres mains, quand elle n'était qu'une petite fille, ballottée entre deux mères (entre deux rues) : une qu'elle s'inventait, une autre qui n'avait pour toute alternative que celle de l'arracher à celle qui voulait lui « voler » sa fille... C'est l'histoire de la « dame » de Sarah Kofman, qui avait décidé de la garder, qui lui a assurément sauvé la vie, mais qui était sans doute aussi un des avatars de Lilith, cette première Eve séductrice et dévoratrice...

Sarah Kofman s'est donné la mort un jour de 1994, année où a paru *Rue Ordener, rue Labat*, qui reparaît donc aujourd'hui, quand Thomas Clerc publie simultanément son propre récit sur le XVIII^e arrondissement de Paris : *Paris, musée du XXI^e siècle. Le dix-huitième arrondissement*, qu'il dit dédier au « sublime *Rue Ordener, Rue Labat* de Sarah

Kofman » – qui hante son livre (dit-il) et où l'on entend « *la révélation de la parole comme lieu où les hommes se tiennent en rapport avec ce qui exclut tout rapport : l'infiniment Distant, l'absolument étranger* » (dixit Sarah Kofman).

Mais qui a peur de Sarah Kofman ? la blanchotienne Sarah Kofman, « *l'Aphrodite chtonienne ou souterraine qui appartient à la mort* », comme elle le disait elle-même dans *Comment s'en sortir* (Galilée, 1983) – comme le soulignait Blanchot lui-même dans *La Communauté inavouable* (Minuit, 1983) ; Maurice Blanchot qui dit dans *La Folie du jour* : « *J'ai pourtant rencontré des êtres qui n'ont jamais dit à la vie, tais-toi, et jamais à la mort, va-t'en. Presque toujours des femmes, de belles créatures.* » ■

Didier Pinaud